

Par-delà le temps, l'espace

Par Stéphanie Bellemare-Page

C'est une langue que, enfant, j'ai écorchée, comme d'autres avant moi. Une langue qu'on me disait d'aimer. C'était un ordre, une obligation. On me disait qu'elle était belle. Que c'était, en fait, la plus belle. On nous faisait jouer les chansons d'Yves Duteil, de Gilles Vigneault et de Michel Rivard pour nous en convaincre. *C'est une langue belle, avec des mots superbes, qui porte son histoire, à travers ses accents...*

C'est une langue qui, pourtant, ne se laissait pas aimer facilement, qui ne montrait que ses caprices, ses exceptions. Tellement qu'on en oubliait ses règles les plus simples.

J'avais de la facilité à écrire sans fautes. J'avais ce *talent*. Mais je résistais, je ne voulais pas lire. Parce qu'on me cassait les oreilles en me disant que c'était important, sans doute. J'entends encore ma mère dire, découragée : « Ma fille ne lit pas », alors que toute ma famille avait toujours le nez dans les livres et les journaux.

C'est une langue qu'on devait apprendre pour mieux la protéger. On nous disait qu'elle pouvait disparaître. On nous lisait chaque année « La dernière classe », d'Alphonse Daudet, pour nous en convaincre.

Un jour, je me suis retrouvée, assise à un bureau, dans le corridor, en retenue pour ne pas avoir appris par cœur un poème de Nelligan. J'avais 13 ans. J'entends encore ma prof dire : « Pauvre Nelligan, il doit se retourner dans sa tombe », tellement j'avais massacré son œuvre en tentant de m'en souvenir. J'ai lu, j'ai reproduit les mots du poète. Par obligation. Je ne me souviens pas combien de fois j'ai dû recopier *Le Vaisseau d'Or*. Je

devais écrire les mots du poète, les uns après les autres, à l'infini, en respectant la forme du sonnet. Enfin, pendant une heure, qui me semblait interminable. D'abord machinalement, j'ai réécrit ses vers, sur une feuille lignée, sans trop y porter attention. Je savais que je devais recommencer. Que ma main deviendrait lourde, et mes doigts, fatigués.

À force d'écrire, la musique, le rythme de sa poésie m'ont gagnée. J'ai senti que les mots de Nelligan commençaient à être aussi les miens, qu'un lien précieux, intime, était en train de se tisser entre lui, cet éternel poète adolescent, et moi, la résistante. Ce *grand Vaisseau, aux flancs diaphanes*, je le voyais, je le sentais, et j'en arrivais à oublier les murs ternes du corridor de mon école secondaire. Le sens de quelques vers m'échappait, mais une magie s'opérait. Je lisais, et j'entendais en moi une parole toute singulière, celle de quelqu'un, d'un autre siècle, qui avait peur de sombrer. J'avais franchi le mur de l'ordre, des règles et des obligations. J'étais Ailleurs. Et je n'étais plus seule.

Ce fut suffisant pour me donner le goût de lire d'autres poèmes. De me perdre dans le regard trouble de Nelligan. Les poèmes ont l'avantage d'être courts, d'être lus rapidement – j'étais affligée de la même paresse intellectuelle que celle que je dénonce chez mes étudiants aujourd'hui. J'ai donc commencé à faire des listes. Comme d'autres collectionnaient des cartes de hockey, des macarons, je faisais des listes de poèmes à lire, qui se sont transformées en listes de romans et d'auteurs à connaître.

La littérature est restée ce refuge, ce vaisseau découvert, seule, au bout d'un corridor. Parce que j'avais écorché une œuvre, j'ai eu le privilège de m'y plonger entièrement.

Contre toute espérance je suis devenue professeure de littérature. J'ai fait plus d'études que ce qui est socialement acceptable. Je suis devenue celle qui aime la langue sous toutes ses formes, celle qui aime qu'on suive ses règles ou qu'on se donne la liberté de les transgresser. Celle qui aime la langue de Gauvreau, de Miron, de Hébert et de Ferron.

Celle qui s'est rendue jusqu'à Moscou pour faire entendre leurs mots à de jeunes étudiants. Celle qui, chaque matin, sait qu'elle fera face à 35 résistants qui ont peur de plonger dans ses eaux. Par paresse, par ennui, par fatigue. Puis j'entends les mots d'Aquin et de Godin. J'y puise le courage pour combattre l'adversité et je me dis que quelques-uns finiront par se laisser conquérir par un vers, une phrase, un roman. Et que le lien continuera à se tisser...

Mon rapport à la langue est resté teinté de toutes ces expériences. Il demeure ambigu, trouble, souvent difficile. Je ne sais toujours pas si j'aime la langue française, son élitisme m'a toujours pué au nez. La littérature, par contre, m'enchanté. Ce véhicule imparfait, qui me conduit où je veux aller, où je refuse aussi. Un véhicule, est-ce le bon mot? C'est un espace de liberté que je défendrai toute ma vie. Même si pour cela, il faut franchir les obstacles que sont les règles, les ordres, les obligations.

La langue n'est rien sans ce lien unique qui nous relie, les uns aux autres, par-delà le temps, par-delà l'espace. Ce lien unique qu'est la littérature dont la langue a besoin pour respirer, vivre et demeurer vivante. Et j'entends encore les mots de Nelligan...



Photo de Meryem Yildiz

Stéphanie Bellemare-Page enseigne la littérature au Cégep Édouard-Montpetit depuis 2013. Elle s'est intéressée, dans le cadre de ses études doctorales et postdoctorales, à l'imaginaire du Nord et aux questions entourant la mémoire et l'identité dans les littératures québécoise et russe. Elle a collaboré à la revue *Livre d'ici* pendant plusieurs années et a codirigé le collectif *Le lieu du Nord*, paru en 2015 aux Presses de l'Université du Québec. Elle a fait paraître son premier roman *Chaque fois je t'invente*, aux Éditions Leméac, en 2015. Elle publiera sous peu sa première pièce de théâtre.